

Desclieux.

[1702.]

Le cañier, cet arbrisseau dont la culture a enrichi les Antilles françaises, n'y était pas encore connu au commencement du dix-huitième siècle, et ne croissait qu'en Arabie. Un jeune enseigne de la marine, nommé Desclieux, qui devint ensuite lieutenant général des armées navales, conçut l'idée d'enrichir de cette production précieuse l'île de la Guadeloupe¹, où il était né. On lui confia deux jeunes cañiers que l'on conservait, à Paris, dans une serre du Jardin des Plantes. Il s'embarqua avec ce dépôt, dont il prit le plus grand soin pendant la traversée. Mais le voyage fut bien plus long qu'on ne l'avait prévu; l'eau devint très-rare à bord, et l'on n'en donna plus à chaque personne qu'un verre par jour. Desclieux, exposant sa santé et même sa vie pour rendre service à son pays, buvait à peine chaque jour le quart de sa ration d'eau, et réservait le reste pour arroser ses jeunes arbres. Par sa persévérance dans ce généreux sacrifice, il parvint à les sauver.

Ces deux cañiers plantés à la Guadeloupe y réussirent parfaitement. C'est d'eux que sont venus tous les cañiers qui croissent maintenant en abondance, non-seulement dans les Antilles, mais dans tout le reste de l'Amérique.

Vingt ans après, les colonies françaises, enrichies par la culture du cañier, offrirent à Desclieux un don de 300,000 fr. Il refusa, et demanda que cette somme fût employée au perfectionnement des diverses cultures dans les colonies.

Sickler.

[xviii^e siècle.]

On ne saurait trop louer la persévérance avec laquelle un naturaliste allemand, nommé Sickler, a doté son pays d'une richesse, la plus utile de toutes. Il s'était occupé particulièrement de la culture des arbres fruitiers, et il avait formé,

1. Une des petites Antilles ou Iles du Vent; colonie française.

dans le duché de Saxe-Gotha, une pépinière qui contenait huit mille sujets greffés. En 1806, après la bataille d'Iéna, un corps de cavalerie de l'armée victorieuse campa dans la pépinière et la détruisit. Ce fut une complète dévastation. Les chevaux galopaient tout au travers, courbant, cassant et foulant aux pieds ces pauvres arbres, qui avaient donné tant de peine, et dont quelques-uns étaient couverts de fleurs.

Au lieu de perdre courage, Sickler planta une pépinière nouvelle, et lui donna les mêmes soins qu'à la première.

Mais sept ans après, en 1813, lors des désastres de l'armée française, une nuée de Cosaques s'abattit sur les plantations du pauvre Sickler; pas un arbre ne resta debout.

L'intrépide naturaliste recommença avec le même zèle; sa troisième pépinière, plantée en entier de ses propres mains, était, en 1820, d'une fraîcheur et d'une force de végétation admirables, et est devenue un véritable trésor pour les provinces saxonnes, qu'elle a enrichies d'une grande variété de fruits excellents, inconnus jusqu'alors dans le nord de l'Allemagne.

Brémontier¹.

Brémontier, célèbre ingénieur français, nous offre un des plus beaux exemples de ce que peut la persévérance dans le bien.

Entre Bordeaux et Bayonne s'étend une côte basse et aride² que bat sans cesse une mer irritée: les vagues ne cessent d'y apporter du sable qui forme des collines plus ou moins hautes: ces collines se déplacent, chassées par d'autres; et les nouveaux sables qu'apportent les vagues de l'immense Océan poussent devant eux les anciens monceaux, qui envahissent le sol. Ainsi le sable s'avance lentement et progressivement à la conquête de cette malheureuse contrée; à chaque année on constatait les progrès du fléau, et déjà les savants calculaient avec épouvante qu'avant trois siècles l'opulente cité de Bordeaux aurait été elle-même engloutie.

1. Né en 1738, mort en 1809.

2. Dép. de la Gironde et des Landes.

Brémontier, ingénieur des ponts et chaussées à Bordeaux conçut le projet d'arrêter la marche progressive des sables, et de sauver ces régions désolées.

Couvrir ces collines mouvantes de forêts dont les racines s'enfonçant profondément dans les sables en empêcheraient le déplacement, et dont les massifs, s'étendant en épais rideaux le long de la mer, arrêteraient l'impétuosité des vents et des vagues et s'opposeraient à l'invasion de nouvelles montagnes sableuses, telle fut sa pensée. Mais comment la réaliser? comment obtenir cette riche végétation sur des côtes éternellement battues par les vents âcres de l'Océan, ennemies de toute végétation, et dans un sable improductif, aussi pur et aussi fin, disait Brémontier lui-même, que du sable d'écritoire?

Ce qui lui donna quelque espoir, c'est qu'il constata, à quelques centimètres de profondeur dans le sol, une couche d'humidité permanente : or l'humidité, comme l'ont reconnu les naturalistes, peut, dans certains cas, suffire à la végétation. Mais comment fixer les sables pendant les premières années nécessaires à la formation des arbres? et quels arbres choisir?

Sans négliger aucune des autres occupations que lui imposaient ses fonctions d'ingénieur en chef, Brémontier ne cessa de poursuivre la solution de ce double problème. On ne saurait dire par combien d'essais et d'expériences ce philanthrope infatigable arriva à son but. Il s'entourait, dans sa maison de campagne, d'une multitude de pots contenant des terres et des sables de toutes les espèces : il y semait des graines de plantes herbacées et ligneuses; il calculait la durée de leur germination; il étudiait leurs progrès relatifs; il pesait les quantités d'eau dont il les abreuvait : et, lorsqu'il avait saisi quelques résultats probables, il se hâta d'aller en faire l'essai sur les dunes : c'est ainsi qu'on nomme ces collines mouvantes.

Dans les commencements de son entreprise, il ne reçut aucun encouragement : c'est à peine s'il pouvait arracher à l'administration, pour ces travaux qui auraient exigé de grands secours, quelques sommes insignifiantes. On regar-

dait son espoir comme un rêve : « C'était, disait-on, du temps perdu, de l'argent perdu; c'était presque de la folie. Imposer une barrière à l'Océan immense! empêcher le sable de se mouvoir sous l'influence des vents! créer des forêts là où ne pouvait pousser un brin d'herbe! quelle extravagance!... » Le déchaînement contre lui devenait universel : aux plaintes qui avaient accueilli les commencements de son œuvre, se mêlaient des cris de réprobation.

Brémontier s'en inquiétait peu. Il poursuivait ses travaux avec une infatigable ardeur. L'arbre fut trouvé : c'était le pin maritime; ce pin affectionne les sables humides et résiste aux vents de l'Océan; mais dans ses premières années il est d'une délicatesse extrême. Comment protéger les semis jusqu'à ce qu'ils fussent devenus assez forts pour se défendre eux-mêmes? Après plusieurs tâtonnements, Brémontier réussit à les protéger suffisamment par des rangs de palissades formées de piquets et de cloisonnages. Ce mode était sûr, mais dispendieux; on était obligé d'exhausser les barrières à mesure que le sable les surmontait : leur action protectrice étant très-bornée, il fallait les multiplier à l'infini. Chaque monticule était ainsi couvert de petites haies demi-circulaires, disposées comme les écailles d'un poisson.

Cet essai réussit; Brémontier le simplifia bientôt, et l'économie qu'il obtint lui permit d'exécuter des travaux sur une plus grande échelle. Il faisait coucher tout simplement sur le sol les rameaux des arbres abattus dans les forêts voisines; on les contenait avec un petit crochet de bois enfoncé dans le sable; la graine des pins semée sous cette couverture levait parfaitement.

Un heureux hasard vint révéler à l'habile ingénieur un dernier moyen de perfectionnement. Parmi les branches ramassées dans les forêts se trouvaient des rameaux de genêt et d'ajonc : les graines de ces plantes, tombées sur le sol, vinrent à croître parmi les pins, les surmontèrent rapidement par leur végétation vigoureuse et toujours verdoyante, et cependant leur voisinage, au lieu d'être nuisible aux arbres naissants, leur donnait un abri salutaire. Sous

des touffes de genêts que le froid ou les vents ont desséchés d'un côté, le jeune pin prospère et conserve la plus belle verdure.

Dès lors Brémontier est au comble de ses vœux; ses travaux sont assurés; leur exécution devient facile et prompte.

On mêle à la graine de pin une certaine quantité de graine de genêt et d'ajonc. Ces semences sont répandues sur le sable mobile de la dune; par-dessus, on couche des branches d'arbres, des broussailles d'arbustes qui contiennent le sol. Au bout de quatre ou cinq ans, le genêt a atteint la hauteur de un à deux mètres; ses touffes maintiennent le sable. Les branchages qui formaient la couverture pourrissent et se réduisent en poussière. Le pin prend le dessus, et, surmontant le genêt, élève dans les airs sa tige vigoureuse, tandis que sa racine pénètre jusqu'à cinq ou six mètres dans le sable. Une belle forêt est créée; le sol est fixé.

Admirable résultat de la persévérance et du dévouement!

Mais un tel succès donnait un trop cruel démenti à la malveillance pour ne pas l'exaspérer jusqu'à la fureur. Des ennemis acharnés voulurent ravir à Brémontier le mérite de son invention et jusqu'à la direction des travaux, et sollicitèrent avec ardeur sa destitution. Les dénonciations anonymes pleuvaient de toutes parts; on soulevait contre lui les populations ignorantes dont il allait devenir le bienfaiteur. Tandis qu'il allait à Paris porter les premiers pains de la résine extraite de ses plantations, et presser par l'évidence des résultats les secours du gouvernement, les habitants mêmes des communes qu'il voulait sauver d'une ruine imminente, ameutés par ses ennemis, ravageaient ses semis et mettaient le feu aux forêts naissantes.

Ce fait est douloureux à raconter. Du reste, il ne se produisit plus : l'envie reconnut son impuissance; elle respecta l'œuvre et ne s'attaqua plus qu'à l'auteur; mais ses vains murmures furent bientôt étouffés par un concert unanime de reconnaissance et d'admiration.

Une des œuvres les plus importantes de Brémontier est la conservation de Mimizan.

Mimizan était jadis une ville assez riche, avec un port

fréquenté. La ville et le port avaient disparu sous les sables; il ne restait plus que l'église, avec un groupe de maisons formant un village encore assez important. Depuis quelque temps les habitants vivaient tranquilles, lorsqu'un matin ils s'aperçurent avec effroi d'un mouvement qui avait eu lieu la nuit dans les dunes dont l'ancienne ville était recouverte : elles s'étaient approchées de l'église et avaient envahi le portail. Saisis d'épouvante, ils abandonnent leurs demeures et s'enfuient dans les bois. Brémontier accourt, il les réunit, il les encourage, il leur inspire la confiance dont il est lui-même animé. Le curé seconde ses efforts. « Je ne quitterai ni mon église ni mon presbytère, » dit ce généreux ecclésiastique, dont la maison, étant la plus voisine de l'église, était la plus menacée. Toute la population, ranimée, se met à l'œuvre sous la direction de ces deux hommes de bien. On revêt de palissades et de branches cloisonnées la dune menaçante; des semis d'arbres verts la couvrent et la fixent. Au bout de quelques années, Mimizan n'avait plus rien à craindre; plus tard, une belle forêt d'arbres verts entourait son église; aujourd'hui, ses laborieux habitants élèvent de vastes édifices au pied de la dune qui devait les engloutir et qui les protège. Grâce à cet abri, qui arrête la fureur des vents, ils cultivent des jardins rians et productifs là où naguère s'étendait un triste désert.

Aujourd'hui, sur les dunes de Gascogne, l'État possède dix-huit mille hectares de belles forêts, semées par le procédé du savant ingénieur.

Au milieu de ces forêts et non loin de l'Océan, s'élève un monument à la mémoire de Brémontier. Ce monument, remarquable par sa simplicité, est un cippe en marbre, orné d'une couronne de chêne et portant une inscription.

Le voyageur que le pieux désir d'honorer la mémoire d'un homme de bien conduit dans ce lieu solitaire, s'assied au pied du monument : le triste murmure du vent qui agite les feuilles raides et aiguillées des pins, et le grondement de la mer orageuse, le plongent dans une profonde rêverie; il songe aux grands services qu'a rendus Brémontier, aux traverses, aux obstacles, aux chagrins que lui suscita l'envie;

il reconnaît que, sûre d'arriver à un noble but, la vertu doit s'armer contre tout ce qui contrarie ses efforts, de persévérance et de force.

Et si lui-même, occupé de quelque grande œuvre d'utilité publique ou de bienfaisance, voit ses projets entravés, ses institutions dénaturées, son caractère méconnu, il se console en disant : « L'ouvrage de Brémontier subsiste; les pins qu'il a plantés s'enfoncent profondément dans le sol, tandis que leur cime se perd dans les nues; ces collines de sables qui marchaient à la conquête du pays, les voilà maintenant immobiles... Mais les détracteurs de l'homme de bien, ceux qui voulaient lasser sa persévérance, qui renversaient ses palissades et qui brûlaient ses plantations, où sont-ils?... »

L'avalanche.

[1840.]

Un jeune habitant du Valais revenait de Sion¹ vers les premiers jours d'octobre. La neige avait tombé en abondance sur les montagnes, et il eut beaucoup de peine à regagner son chalet², situé dans un coin isolé d'une vallée. Enfin, après beaucoup de fatigues, il arrive sur un rocher d'où la vue s'étendait au loin, et d'où l'on pouvait découvrir son habitation. Mais quel effroi vient tout à coup le saisir! il ne voit qu'un épouvantable amas de neiges ébouloées, et sa cabane est ensevelie et écrasée sans doute sous cette masse glacée. On sait que dans ce pays des monceaux de neige, se détachant du sommet des montagnes³, roulent, se précipitent, se grossissent dans leur course, et, tombant avec fracas, engloutissent des maisons, des champs, et quelquefois des hameaux entiers... Quel désespoir remplit l'âme de l'infortuné! C'est là qu'est sa jeune femme, là qu'est son fils unique. Il s'assied sur le rocher battu du vent, contemple cet affreux spectacle, et n'a pas même la force de pleurer.

Mais tout à coup la pensée qu'il peut, à force de courage

1. Chef-lieu du Valais, canton suisse.

2. Chaumière suisse.

3. C'est ce qu'on appelle des *avalanches* ou *lavanges*.



L'avalanche.

et de persévérance, sauver sa femme et son fils, se présente à son esprit; elle le ranime : il court chez ses voisins, les conjure de l'aider dans l'entreprise que lui inspire le ciel, et les conduit avec lui sur le lieu de son malheur. On s'arme de pioches, de pelles, de pics; et tous, avec une ardeur infatigable, s'empressent à déblayer ces montagnes de neige. Il les encourage, et il fait à lui seul plus d'ouvrage que tous les autres ensemble. Cependant la nuit vient, elle interrompt les travaux, chacun retourne à son chalet; mais lui, il continue de travailler seul toute la nuit. Le lendemain on se réunit; même ardeur, même constance; hélas! les progrès du déblayement sont lents et pénibles. La seconde nuit arrive, chacun se retire de nouveau : triste, abattu, il reste encore seul, le cœur déchiré, mais entrevoyant quelques lueurs d'espérance. Enfin l'aurore du troisième jour a paru; le ciel est plus pur, et les nuages semblent se dissiper. Tout à coup, ô bonheur! le jeune homme découvre le premier la cheminée de sa chaumière; il s'empresse, plein d'ardeur et d'anxiété, il se penche sur l'orifice de la cheminée, et il aperçoit dans le foyer, à la lueur d'une lampe allumée, sa femme, son enfant, et une chèvre qui l'allaitait. Qui pourrait exprimer la joie de ces braves gens! Le mari descendit dans son chalet : la femme, l'enfant, les troupeaux, tout en fut retiré, tout fut sauvé : une roche qui protégeait cette cabane avait divisé l'avalanche, et les neiges s'étaient entassées en tombant, sans plonger directement sur le toit. Heureux d'être réunis, les deux époux remercient Dieu; et la femme presse avec joie sur son cœur cet enfant, dont elle doit le salut à la courageuse persévérance de son mari.

§ IX. ACTIVITÉ, TRAVAIL, EMPLOI DU TEMPS.

Dieu a placé le travail comme sentinelle de la vertu :
L'oisiveté nous lasse plus promptement que le travail. (*Cours de morale.*)

L'ennui est entré dans le monde par la paresse. (LA BRUYÈRE.)

L'homme actif veille à tout, étend ses soins sur tout; il ne perd pas un moment; il croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire :

Ne remets jamais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui :

Le temps, ce bien précieux, est comme l'argent; ne le dépensez pas mal à propos; vous en aurez assez.

Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps : car c'est l'étoffe dont la vie est faite :

Le goût du jeu, fruit de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et dans un cœur vides. (*Divers auteurs.*)

Perdre le temps à des occupations frivoles, quel travers ! le perdre à jouer, quelle démençe ! (B.)

Dans quelque situation que tu sois, songe que rien ne t'en garantit la durée. Prends l'habitude du travail, non-seulement pour te suffire à toi-même sans un service étranger, mais pour que ce travail puisse pourvoir à tes besoins, et que tu puisses être réduite à la pauvreté sans l'être à la dépendance; quand même cette ressource ne te deviendrait jamais nécessaire, elle te servira du moins à te préserver de la crainte, à soutenir ton courage, à te faire envisager d'un œil plus ferme les revers de fortune qui pourraient te menacer : tu sentiras que tu peux absolument te passer des richesses, tu les estimeras moins; tu seras plus à l'abri des malheurs auxquels on s'expose pour en acquérir ou par crainte de les perdre. (*Avis d'un père à sa fille.*)

Marc Aurèle ¹.

On lit dans les *Pensées* de Marc Aurèle ces conseils, qu'il s'adressait à lui-même :

« Le matin, lorsque tu éprouves quelque peine à te lever, fais aussitôt cette réflexion : Je m'éveille pour vivre et agir en homme; dois-je trouver pénible d'aller accomplir l'œuvre à laquelle je suis destiné? N'ai-je été créé que pour rester chaudement entre deux draps?

— Mais cela fait plus de plaisir!

— C'est donc pour avoir du plaisir que tu as reçu le jour, et non pour agir ou pour travailler? Vois ces plantes, ces oiseaux, ces abeilles, qui, de concert, enrichissent le monde chacun de son ouvrage ou de ses produits; et toi, tu refuses de faire ton œuvre d'homme! Tu ne cours pas là où ton devoir t'appelle?

1. Empereur romain, célèbre par ses vertus et par sa sagesse : a régné de 161 à 180, a composé en langue grec-que un *Recueil de pensées morales*.

— Mais il faut bien prendre quelque repos !

— La nature a mis des bornes à ce besoin, comme elle en a mis à celui de manger et de boire : et tu passes ces bornes, tandis que pour le travail, pour l'accomplissement de ton devoir, tu restes en deçà du possible !... »

Buffon.

[1707-1789.]

Buffon, célèbre auteur de l'*Histoire naturelle*, un des plus illustres écrivains français, se levait toujours avec le soleil. Voici comment il raconte la manière dont il acquit cette habitude : « Dans ma jeunesse, dit-il, j'aimais beaucoup à dormir, et ma paresse me dérobaît la moitié de mon temps. Mon pauvre Joseph (domestique qui l'a servi pendant soixante-cinq ans) faisait tout ce qu'il pouvait pour la vaincre, sans pouvoir réussir. Je lui promis un écu toutes les fois qu'il me forcerait de me lever à six heures. Il ne manqua pas le jour suivant de venir me tourmenter à l'heure indiquée; mais je lui répondis fort brusquement. Le jour d'après il vint encore : cette fois-là, je lui fis de grandes menaces qui l'effrayèrent. « Ami Joseph, lui dis-je dans « l'après-midi, j'ai perdu mon temps et tu n'as rien gagné; « tu n'entends pas bien ton affaire : ne pense qu'à ma pro- « messe, et ne fais désormais aucun cas de mes menaces. » Le lendemain, il en vint à son honneur. D'abord je le priai, je le suppliai, puis je me fâchai; mais il n'y fit aucune attention, et me força de me lever malgré moi. Ma mauvaise humeur ne durait guère plus d'une heure après le moment du réveil; il en était récompensé alors par mes remerciements et par ce qui lui était promis. Je dois au pauvre Joseph dix ou douze volumes au moins de mes ouvrages. »

Cuvier ¹.

Savant illustre, écrivain supérieur, administrateur habile, profond politique, professeur d'une haute distinction,

1. Georges Cuvier, né à Montbéliard (1769-1832).

Cuvier était en même temps dans le monde l'homme le plus aimable : il y causait volontiers sans jamais faire paraître ni impatience ni ennui : et cependant quel homme connut jamais mieux le prix du temps ? Pour n'en point perdre, pour qu'aucune de ses idées ne lui échappât, il avait pris l'habitude d'écrire sur le creux de sa main gauche, qui souvent lui servit de pupitre, même lorsqu'il était en voiture. Dans ses études d'histoire naturelle, il n'avait pas trouvé, disait-il, dans tout le règne animal, une espèce, une classe, une famille qui l'effrayât autant que la nombreuse famille des oisifs.

Réponse d'un évêque.

[XVII^e siècle.]

Le vertueux Arnauld, évêque de Tours, avait une telle vigilance, une telle application à tous ses devoirs, qu'il ne prenait aucun repos. On lui représentait qu'il devait prendre un jour par semaine ou du moins par mois pour se délasser : « Je le veux bien, répondit-il, pourvu que vous m'indiquiez un jour où je ne sois pas évêque. »

Alfred ¹.

L'un des meilleurs rois dont s'honore l'Angleterre, Alfred le Grand, dut une partie de ses succès et de sa gloire au soin qu'il avait pris de bien régler l'emploi de son temps. Pour y parvenir, il avait divisé les vingt-quatre heures du jour en trois parties inégales : l'une était destinée aux intérêts de son royaume et aux affaires de gouvernement; l'autre à la lecture, à divers genres d'étude, et aux exercices de piété; la troisième aux exercices du corps, aux repas, à la récréation, à la promenade, à la chasse, à divers jeux, et au sommeil. Comme les horloges n'étaient pas encore inventées, il faisait usage, pour mesurer le temps, de six cierges d'une longueur déterminée, qui brûlaient chacun quatre heures, dans des lanternes placées à l'entrée de son palais.

1. Règna de 871 à 900. Chassa les Danois de l'Angleterre.

On venait l'avertir lorsqu'un cierge était consumé. Cette économie sévère de tous les instants, et l'art d'en tirer parti, le rendirent l'un des plus savants hommes de son siècle. Un historien s'exprime ainsi, en parlant de ce prince illustre : « O Alfred, la merveille et l'étonnement des siècles ! Si nous réfléchissons sur sa religion et sa piété, nous penserons qu'il a toujours vécu dans un cloître ; si nous songeons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps ; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous nous figurerons qu'il a passé toute sa vie sur les bancs des écoles ; si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que la politique et l'administration ont été l'unique objet de ses travaux. »

Le czar Pierre I^{er} 1.

[1672-1725.]

Pour civiliser la Russie, alors barbare, le czar Pierre I^{er} entreprit des travaux inouïs. Il quitta son empire, alla passer deux ans en Hollande pour y apprendre les arts utiles, et surtout la construction des vaisseaux, afin de se mettre en état de créer plus tard par lui-même une marine. Vêtu en ouvrier, il alla s'établir dans le fameux village de Saardam². Là il admira un spectacle nouveau pour lui : cette multitude d'hommes toujours occupés ; l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau et à le munir de ses agrès, et cette quantité incroyable de magasins et de machines qui rendent le travail plus facile, plus sûr. Le czar se mit à manier la hache et le compas ; il se fit inscrire sur le rôle des ouvriers charpentiers sous le nom de Pierre Mikhaïlov. Il commença par acheter une barque, à laquelle il fit un mât de ses propres mains ; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les ouvriers de Saardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les

1. Voir, dans ce volume, *Pierre et les strélitz*.

2. A 13 kilomètres de Harlem : ce

village est d'une propreté et d'une élégance rares.

forges, dans les corderies, dans les moulins¹, dont la quantité prodigieuse borde le village, dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on fait l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un souverain pour compagnon, vécurent ensuite familièrement avec lui. Il acheva de ses mains un vaisseau de soixante pièces de canon, et le fit partir pour Archangel² ; il engagea pour la Russie un grand nombre d'ouvriers de toutes sortes, mais il ne voulait que de ceux qu'il avait vus travailler lui-même. Il continua ainsi pendant deux ans ses travaux de constructeur de vaisseaux, d'ingénieur et de physicien pratique. On montre encore aujourd'hui à Saardam la maisonnette qu'il occupait, et qu'on appelle la *maison du prince*.

De retour dans son vaste empire, il se plaisait à visiter les ateliers et les manufactures, afin d'encourager l'industrie qu'il avait créée. On le voyait souvent dans les forges d'Istia, à quelque distance de Moscou : le czar y passa un mois entier. Après s'être occupé des affaires de l'État, son amusement était de tout examiner avec l'attention la plus minutieuse ; il voulut même apprendre le métier de forgeron. Il eut bientôt réussi ; et, quelques jours avant son départ, il forgea quelques barres de fer et y grava sa marque ; puis il se fit payer ce travail par le maître de la forge, à sa juste valeur, et employa cet argent à acheter des souliers. Il se plaisait à les porter et à dire : « Voilà des souliers que j'ai gagnés à la sueur de mon front. »

Veille de la bataille d'Iéna.

[1806.]

L'activité de Napoléon était incroyable ; elle s'étendait à tous les détails. La veille de la bataille d'Iéna³, il coucha au bivac au milieu de ses troupes, et fit souper avec lui tous les

1. Il y avait alors à Saardam et aux environs 2800 moulins mus par le vent et employés à toutes sortes d'usages ; il y en a encore 700.

2. Ville et port de la Russie, sur la mer Blanche. Saint-Petersbourg n'était pas encore fondé, et Archangel

était le seul port de la Russie.

3. Fameuse bataille où l'armée prussienne, forte de 150,000 hommes, fut entièrement détruite, le 14 octobre 1806. Iéna est une petite ville du duché de Saxe-Weimar, dans la Confédération de l'Allemagne du Nord.

officiers généraux; mais, avant de se coucher, il voulut descendre à pied la montagne d'Iéna, pour s'assurer par ses propres yeux qu'aucune voiture de munitions n'était restée en bas. Là il trouva toute l'artillerie du maréchal Lannes engagée dans une ravine que l'obscurité lui avait fait prendre pour un chemin, et qui était tellement resserrée, que les fusées des essieux portaient des deux côtés sur le rocher. Dans cette position, elle ne pouvait ni avancer ni reculer, parce qu'il y avait deux cents voitures à la suite l'une de l'autre dans ce défilé. Cette artillerie était celle qui devait servir la première : l'artillerie des autres corps était derrière celle-là.

L'empereur ne manifesta son mécontentement que par un silence froid. Il demanda inutilement le général commandant l'artillerie de l'armée, qu'il fut fort étonné de ne pas trouver là : et, sans se répandre en reproches, il fit lui-même l'officier d'artillerie, réunit les canonniers, et, après leur avoir fait prendre les outils du parc et allumer des falots, il en tint un lui-même à la main, dont il éclaira les canonniers qui travaillaient sous sa direction à élargir la ravine, jusqu'à ce que les fusées des essieux ne portassent plus sur le roc. « J'ai toujours présent devant les yeux, dit un témoin de ce fait, l'émotion que manifestaient les canonniers en voyant l'empereur éclairer lui-même, un falot à la main, les coups redoublés dont ils frappaient le rocher. Tous étaient épuisés de fatigue, et pas un ne proféra une plainte, sentant bien l'importance du service qu'il rendaient, et ne se gênant pas pour témoigner leur surprise de ce qu'il fallait que ce fût l'empereur lui-même qui donnât cet exemple à ses officiers. » L'empereur ne se retira que lorsque la première voiture fut passée, ce qui n'eut lieu que fort avant dans la nuit. Il revint ensuite à son bivac, d'où il envoya encore quelques ordres avant de prendre du repos. -

Le travail, gage d'indépendance.

Hatemtaï était le plus libéral et le plus généreux des Arabes de son temps. On lui demanda s'il avait jamais connu

quelqu'un qui eût le cœur plus noble que lui; il répondit : Un jour que je me promenais dans la campagne avec quelques amis, je rencontrai un homme qui avait ramassé une charge d'épines sèches pour les brûler. Je l'engageai à aller dans la demeure d'Hatemtaï, où se faisait alors une distribution de gâteaux et de viandes. « Qui peut manger son pain « du travail de ses mains, me répondit-il, ne veut pas avoir « obligation à Hatemtaï. » Cet homme, ajouta Hatemtaï, a le cœur plus noble que moi. »

Le travail, ressource assurée.

[XVII^e siècle.]

Sous Louis XIV, un vieux chevalier de Saint-Louis, blessé et ne pouvant obtenir de pension, malgré ses sollicitations, trouva dans le travail les ressources que l'injustice des hommes lui refusait. Girardot était le nom de cet officier, qui avait blanchi sous les drapeaux. En allant à Versailles solliciter inutilement la récompense de ses services, il entra chaque jour dans les jardins, où il se consolait par l'étude de l'horticulture du mauvais sort qui l'accablait. Au milieu de tant de merveilles, une seule le frappa : il vit comment le célèbre jardinier La Quintinie¹ savait forcer la séve à se détourner de sa route, pour venir gonfler les fruits du pêcher, et leur donner le coloris, le parfum et les teintes veloutées des plus belles fleurs.

Étonné d'avoir pu implorer si longtemps la justice des hommes, lorsqu'il était si facile de tout obtenir de la nature, il renonça au métier de solliciteur et alla se fixer au village de Montreuil², dont les habitants languissaient alors dans une profonde misère. Là, renonçant aux illusions de la fortune pour s'attacher aux vrais biens, il plante, il greffe, il cultive son arbre favori; il apprend de l'expérience à étendre le long d'un mur ses flexibles rameaux; il s'instruit à panser ses plaies, à rajeunir ses branches, à lui

1. La Quintinie, mort en 1687, fit faire à l'art du jardinage de très-grands progrès.

2. Montreuil est situé près de Vincennes, à 8 kilomètres de Paris.

préparer de doux abris. A l'aide de ce travail, il acquiert une aisance modeste; ses succès font naître le désir de suivre son exemple. Bientôt les pauvres chaumières disparaissent, de riantes maisonnettes s'élèvent de toutes parts; et le triste hameau est aujourd'hui un grand bourg, peuplé de plus de neuf mille âmes, et qui fournit avec profusion au marché de Paris ces beaux fruits qui ne mûrissaient jadis que dans les jardins des rois.

§ X. PRUDENCE, HABILITÉ.

La prudence consiste dans une raison éclairée, dans une sagesse constante, dans l'art de se conduire par de justes réflexions. (DESCARTES.)

Agir sans avoir réfléchi, c'est se mettre en voyage sans avoir fait de préparatifs. (*Moralistes anciens.*)

La prudence qui n'est pas unie au courage, dégénère en pusillanimité; le courage qui n'est pas guidé par la prudence, dégénère en une témérité insensée: la prudence et le courage, unis ensemble, et se prêtant un mutuel secours, triomphent de tous les obstacles. (B.)

Il faut juger les entreprises que nous tentons et comparer nos forces avec nos projets; la puissance doit toujours être plus forte que la résistance:

N'entreprenez rien sans y avoir bien réfléchi: mais quand votre résolution est prise, exécutez-la avec vigueur. (*Moralistes anciens.*)

L'habileté comprend plusieurs qualités, qui toutes concourent au succès qu'on désire: la considération des événements passés; l'intelligence des choses présentes; la prévoyance de l'avenir; la docilité à suivre les avis des hommes sages et expérimentés; la sagacité à choisir le parti le plus convenable selon l'occasion; la comparaison par laquelle on examine toutes les circonstances, de temps, de lieu, de personnes; la précaution contre les obstacles, contre les dangers, contre les événements fâcheux; la vigilance et l'activité. (*Traité de morale.*)

Résistez aux premières apparences et ne vous pressez jamais de juger; songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables. (Mme DE LAMBERT.)

Prenez en tout l'avis d'un homme honnête et éclairé; de quelque esprit, de quelque talent qu'on soit doué, on a toujours besoin de conseils; qui marche toujours seul et sans guide risque de s'égarer. (B.)

Fabius.

[217 av. J.-C.]

L'histoire de Fabius et de son lieutenant Minucius fait assez connaître quels sont les avantages de la prudence et de la circonspection, et quelles sont, au contraire, les funestes suites de l'imprudence et de la vanité.

C'était à l'époque où Annibal¹, ayant envahi l'Italie, avait mis la république romaine à deux doigts de sa perte. Tous les généraux qui lui avaient livré bataille avaient été complètement vaincus.

Il ne restait plus aux Romains qu'une armée; ils en donnèrent le commandement à Fabius, qu'ils revêtirent du titre de dictateur². Minucius fut nommé son premier lieutenant.

Fabius, n'écoutant que sa prudence, contint le courage impétueux de ses soldats, impatientes de se venger de tant de défaites. Sa ferme et calme sagesse arrêta Annibal comme une inébranlable digue qu'on oppose à un torrent. Attentif à éviter les batailles rangées, dans lesquelles il sentait que toutes les chances seraient contre lui, et non moins attentif à ne pas se laisser surprendre, il occupe les hauteurs, harcèle l'ennemi, lui coupe les vivres, enlève ses fourrageurs, et se tient toujours à une distance qui lui permet d'être maître de toutes ses opérations.

Vainement Annibal emploie tous les moyens imaginables et même toutes sortes d'artifices pour attirer Fabius dans la plaine. Vainement, par des stratagèmes habilement combinés, il lui offre en apparence l'occasion de vaincre: rien ne peut triompher de la sage lenteur de Fabius. Annibal, que ce genre de guerre épuisait, et qui avait besoin de ha-

1. Annibal, général des Carthaginois, avait envahi l'Italie et gagné trois grandes batailles contre les Romains. La république de Carthage, en Afrique, était alors très-puissante.

2. On appelait dictateur un chef su-

prême qu'on choisissait temporairement dans les moments difficiles, et qui était investi d'une autorité absolue. Son premier lieutenant portait le titre de *général de cavalerie*. Voir, dans ce volume. *Cincinnatus*.